



Psychanalyse et mauvais genre : la tentation de l'ontologie

Thamy Ayouch

► To cite this version:

Thamy Ayouch. Psychanalyse et mauvais genre : la tentation de l'ontologie. L'Harmattan. Masquereading: comment faire des études-genre avec de la littérature, L'Harmattan, pp.89-102, 2014. halshs-01003873

HAL Id: halshs-01003873

<https://shs.hal.science/halshs-01003873>

Submitted on 10 Jun 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**« PSYCHANALYSE ET MAUVAIS GENRE :
LA TENTATION DE L'ONTOLOGIE »**

Thamy AYOUC

Université Charles de Gaulle - Lille 3

Problématisation

Lorsqu'il surgit, d'abord hors des épistémologies foucaldienne et féministes, le terme de genre provient d'une approche voulue psychanalytique : celle d'une psychanalyse gagnée à la tentation médicale. Il est forgé par les équipes médicales soucieuses de décider des intersexuations : il s'agit de réassigner, aux corps intersexes, le « bon sexe », défini par un « rôle de genre ». Stoller, psychiatre, psychanalyste, fondateur de la Gender Identity Research Clinic, distingue, dans *Sex and Gender*, le sexe biologique de l'identité sexuelle, le sexe du genre, décidant, pour les intersexes, et plus tard, pour les transsexuels, de la plausibilité de leur réassignation. Le sexe renverrait, pour Stoller, à l'anatomie et au corps biologique, et le genre désignerait le sentiment social ou psychique d'identité sexuelle¹. La non congruence entre le sexe anatomique (défini de manière toujours tranchée) et le genre est alors considérée comme pathologique, comme ce serait le cas pour la transsexualité. Ces questions appréhendées par Stoller, présentent probablement, grossies à la loupe, les rapport souvent polémiques entre une psychanalyse officielle avec la catégorie de genre, et, plus tard, ses relations houleuses avec les études du genre (*Gender Studies*).

¹ Robert J. Stoller, *Sex and Gender : The Development of Masculinity and Femininity* (New York : Karnac Book, 1968).

Si l'on entend donc aborder cette double relation – de la psychanalyse avec la catégorie de genre et avec les études du genre –, il conviendra de soulever un certain nombre de questions, avant tout définitionnelles. D'abord, il semble pertinent de préciser ce qui est entendu par la catégorie de genre, et comment cette notion s'articule ou se distingue de celle de sexe. Le discours psychanalytique ne compte pas parmi ses outils celui du genre ; ce dernier n'en est pas moins opératoire dans sa production. Surgit, ensuite, la question de ce singulier abstrait et peu précis « la psychanalyse », renvoyant unitairement à une dissémination de discours et de pratiques. La seule communauté ici valable serait celle d'une approche épistémique et éthique particulière. En effet, l'unité la plus élémentaire dont se réclament des discours ou des pratiques analytiques multiples, divers et variés, est celle d'un paradoxal « savoir de l'inconscient », où le savoir même et ses catégories positives sont ici entièrement déconstruits. La rupture épistémologique du discours analytique consiste à pointer la gageure et les limites de toute procédure cognitive, inscrite dans une vision positive du savoir, et son infiltration par des enjeux autres que ceux du savoir : des visées pulsionnelles sur le plan subjectif, un dispositif de pouvoirs sur le plan collectif. Tout discours, inscrit dans les processus secondaires du langage et de la logique est sous-tendu par les processus primaires échappant à toute constitution positive de la connaissance. Cela, *a fortiori*, lorsque ce discours de connaissance porte sur l'inconscient, défini très tôt par Freud comme une sorte de noumène interne, et ainsi caractérisé par son inconnaissabilité. Qu'est alors ce « savoir de l'inconscient » prétendant unifier ici la dispersion des approches de la psychanalyse ? C'est celui qui prend en compte l'énonciation. La signifiante d'un discours ne tient pas aux divers sens positifs articulés par ses contenus, mais à son origine et à son adresse : qui parle, demande Freud de manière nietzschéenne, et à qui cela est-il adressé ?

Peut-être n'y a-t-il pas de contexte plus idoine, pour appliquer cette interrogation du « savoir de l'inconscient » au propre discours analytique, que lorsque celui-ci se pique d'aborder les catégories de genre. Apparaît alors ici toute la différence entre un discours au nom de la psychanalyse, qui entend pointer

du doigt le mauvais genre, et un discours de psychanalyste, qui tente d'analyser les enjeux pulsionnels et politiques au fondement du discours analytique. Comme le soutenait Derrida dans les *États généraux de la psychanalyse*, c'est dans son pouvoir de mettre en crise que la psychanalyse est menacée et entre dans sa propre crise. À côté de la résistance à la psychanalyse, très tôt abordée par Freud apparaît une « résistance auto-immunitaire de la psychanalyse à son dehors comme à elle-même », probablement nulle part aussi clairement qu'à propos de ces questions de genre.

Tenter donc de penser les rapports entre psychanalyse et genre reviendrait à aborder la question des théorisations, tout au long de l'histoire, du féminin et du masculin, de Freud aux psychanalystes contemporains, en passant par les analystes post-freudiens, kleinien, winnicottien, jungien ou lacanien, pour voir s'il est une unité dans cette appréhension du genre. L'extension du sujet présente ici une immense gageure. Mais c'est aussi sa compréhension qui soulève bien des problèmes. L'opérativité de cette muette catégorie de genre en psychanalyse s'étend, par delà la sexuation, à la sexualité, et, troisième catégorie spécifiquement psychanalytique, au sexuel-infantile. Si les deux notions de sexuation et sexualité sont liées, il reste impératif de les différencier. La sexuation, identification de genre, est distincte de la sexualité, positionnement du désir, et il n'existe pas de cheminement logique et obligatoire de l'une à l'autre, n'en déplaise à bien des discours portés au nom de la psychanalyse. Appréhender les rapports entre genre et psychanalyse revient alors à considérer les conséquences politiques de l'articulation de ces trois notions de sexuation, de sexualité et de sexuel-infantile, et de leur rapport à ce que Foucault nommait « dispositif de sexualité »² : il demeure, par exemple, très différent de concevoir que la sexualité définit et entraîne une sexuation, ou que, au contraire, la sexuation détermine la sexualité et les échecs de celle-ci à se conformer à des normes pré-établies.

² Michel Foucault, *Histoire de la sexualité. Tome I. La Volonté de savoir* (Paris : Gallimard, 1976).

Autant l'extension que la compréhension du sujet semblent donc problématiques : l'opérativité du genre en psychanalyse balaie toute l'histoire de la psychanalyse et ne mobilise rien de moins que ses catégories centrales de sexuel-infantile, féminin et masculin. Il semble plus pertinent d'aborder l'apparition des catégories de genre dans le discours actuel de certains psychanalystes, en demandant, de manière analytique, qui parle, à quel discours est adressé, et quelle ontologie apparaît ici.

La tentation de l'ontologie

C'est une véritable *Weltanschauung*, vision du monde ontologisée, qui apparaît clairement dans nombre de discours portés, au nom de la psychanalyse, sur l'apparition de nouvelles modalités d'alliance et de filiation. À l'heure où la libéralisation des conceptions de la procréation et de la parenté introduit de nouvelles relations entre famille et société, la déclinologie envahit massivement les problématiques psychanalytiques. Utilisant caricaturalement leur propre Œdipe de manière universalisante, nombre d'analystes se prononcent sur les relations entre l'Œdipe et la famille, pour éterniser certains ordres familiaux établis au nom de la Structure.

Les exemples ici sont bien nombreux et manifestent les prises de positions publiques, de manière médiatique, de psychanalystes dans les débats du divorce, puis du PaCs, du mariage pour tous ou de l'homoparentalité. Ali Magoudi, Christian Flavigny, Jean-Pierre Winter, Michel Schneider, Simone Korff-Sausse, Pierre Legendre, Tony Anatrella³ et bien d'au-

³ Voir, à ce sujet, Tony Anatrella, « Ne pas brouiller les repères symboliques », *Le Figaro*, 16 juin 1998, « À propos d'une folie », *Le Monde*, 26 juin 1999, *La Différence interdite* (Paris : Flammarion, 1998) ou *Le Règne de Narcisse. Les Enjeux de la différence sexuelle* (Paris : Presse de la renaissance, 2005) ; Marie Balmay, « Mariage pour tous : La Parole en danger », *La Vie*, 1^{er} février 2013 ; Christian Flavigny, « Le PaCs, l'enfant et Freud », *Libération*, 19 octobre 1999 ; Simone Korff-Sausse, « PaCS et clones : La Logique du même », *Libération*, 7 juillet 1999 ; Pierre Legendre, *Le Monde de l'éducation* de décembre 1997, « Nous assistons à une escalade de l'obscurantisme », *Le Monde*, 23 octobre 2001 ; Serge Lesourd, *Le Monde*, 14-15 mars 1999 ; Ali Magoudi, *Le Monde*, 5 novembre 1997 ; Michel Schneider, « Désir, sexe, pouvoir », et « Malaise dans la sexualité? Du nouvel ordre sexuel au nouvel ordre matriarcal », *Esprit*, mai 2002 ou *Big Mother. Psychopathologie*

tres, sont paradigmatiques du dogmatisme proféré au nom de la psychanalyse. Ces discours se fondent sur l'irréductibilité d'une identité de genre issue d'une différence des sexes, indispensable à la construction subjective. Les transformations sociétales interrogeant cette identité de genre sont dénoncées comme attaques de la Loi Symbolique, dont ces psychanalystes se font les gardiens.

On peut présenter quelques exemples de cette tentation de l'ontologie. Hier, à l'heure du projet du PaCs, en 1999, Simone Korf-Sauss⁴ considérait que PaCS et clonage participaient de la même logique, la logique du Même. Elle rejoignait maints théoriciens dont Serge Lesourd, qui soutenait que « l'homosexuel aime l'autre en tant que lui-même »⁵ et s'inscrit dans un déni psychique de la différence des sexes. Michel Schneider ne s'embarrasse d'aucune précaution oratoire ou diagnostique, pour rendre cela bien clair :

Ces deux orientations sexuelles [hétérosexualité et homosexualité] se valent-elles ? Que leur exercice relève également des droits de la personne (sous réserve, dans les deux cas de la pédophilie et du viol) est une évidence que je m'épargnerai de redire. Cela n'implique pas qu'on leur accorde un égal degré de maturité psychique et affective, en omettant de voir que les composantes perverses (sadisme, masochisme, fétichisme, voyeurisme, exhibitionnisme, érotisme urétral ou anal) présentes dans la sexualité de chacun se rencontrent beaucoup plus souvent chez les homosexuels et alors sont souvent exclusives de toute autre pratique. Aujourd'hui, comme hier, l'humanité se partage en hommes et femmes, et, non comme voudraient le faire croire ceux-ci, entre hétérosexuels et homosexuels⁶.

de la vie politique (Paris : Odile Jacob, 2002) ; Jean-Pierre Winter, « Gare aux enfants symboliquement modifiés », *Le Monde des débats*, mars 2000, *Homoparentés* (Paris : Albin Michel, 2010) et, avec Monette Vacquin, « Non à un monde sans sexes », in *Le Monde*, 4 décembre 2012.

⁴ *Vide supra* Korf-Sausse (n. 3).

⁵ *Vide supra* Lesourd (n. 3).

⁶ Schneider 7-22.

Sur la centralité de cette différence des sexes, ramenée à d'impérissables fonctions paternelle et maternelle incarnées, le psychanalyste Tony Anatrella écrivait :

Depuis plusieurs années la symbolique des sexes a été brouillée renvoyant chacun dans un monde clos et suffisant. [...] Le divorce par consentement mutuel a des effets pervers en normalisant la rupture 'nécessaire' en cas de conflits. [...] Le père est le symbole de la prohibition de l'inceste, de la transmission, de la différence et de l'altérité: autant de réalités qui sont devenues insupportables dans les conceptions actuelles. Aujourd'hui la fonction paternelle a tendance à se confondre avec la fonction maternelle !⁷

Jean-Pierre Winter, depuis la même époque, et sans en démordre aujourd'hui, place la différence des sexes au cœur des représentations identitaires : des parents de même sexe constitueraient un catastrophique ébranlement des fondements anthropologiques de la parenté, de la famille, de la procréation et de la venue des enfants, alors considérés comme « symboliquement modifiés »⁸. Et pour le bonheur de ceux que ces confusions de genre déboussolaient, Pierre Legendre offre des définitions dont la clarté le dispute à la profondeur :

Une mère est une mère. Un père est un père. Les enfants sont les enfants. Sous une apparente simplicité, le montage de la différenciation subjective et sociale notifie l'Interdit, à savoir que les catégories généalogiques y sont des catégories logiques, ne sont pas à la disposition de l'individu mais l'œuvre de la Cité. On peut subvertir l'Interdit en mettant à sac la Cité, comme firent les hitlériens ou en dévastant le système de filiation. Aujourd'hui, l'Interdit a implosé. Nous sommes dans une course folle⁹.

Nul risque que la pensée ne s'égare, déraile, ou crée du nouveau, la tautologie vient l'assurer de son unité narcissique : A=A. Et c'est par cette logique de l'identitaire, du complexe

⁷ Voir Anatrella, « Ne pas brouiller les repères symboliques ».

⁸ Voir Winter, « Gare aux enfants symboliquement modifiés ».

⁹ Voir Legendre, « Nous assistons à une escalade de l'obscurantisme ».

ramené au simple que certains psychanalystes nous gratifient de leurs jugements éclairés.

Les exemples de ces considérations toutes scientifiques sont innombrables, et le mariage pour tous les rend aujourd'hui encore plus nombreux. Récemment, pour Monette Vacquin et Jean-Pierre Winter, le projet de remplacer, dans le code civil, les termes de père et de mère par celui de parent est décrit comme un « déni de la différence » qui précipite l'humanité dans l'« indifférence », « l'autre nom de la haine »¹⁰. Le projet est pervers dans sa « toute-puissance » et son « déni de la loi », puisqu'il met à mal « ces mots auxquels nous devons la vie » et « des siècles et des siècles d'usage qui font que mariage et alliance d'un homme et d'une femme sont confondus ». Par delà la référence conservatrice à la tradition, il ne s'agit de rien de moins ici, que de l'institution d'une grammaire universelle de notre subjectivité, décidant, en tous temps et tous lieux, des bonnes formes de la subjectivation.

Plus récemment, Marie Balmary, elle, considère que ces modifications sociétales nous confrontent à un tournant de la parole : père, mère et mariage trouvent leur sens dangereusement modifiés. C'est, en effet, une confusion pathogène pour nos enfants que de faire dire au terme « mariage » à la fois « union de personnes de sexe différent » et « union de personnes de même sexe », ou lorsque le code civil québécois, dans le cas d'une famille homoparentale, évoque « celle des deux mères qui n'a pas donné naissance à l'enfant », on défait la parole pour la loi en oubliant que « dans toutes les langues, le mot "mère" veut dire précisément : "Femme qui a donné naissance à un ou plusieurs enfants" »¹¹. Oublions donc toute l'institution de la parentalité ou la pratique de l'adoption ; la mère n'est que celle qui, dans la douleur, a enfanté.

La liste est malheureusement bien longue ici, et on ne citera pas le détail des analyses judicieuses de Claude Halmos, de Marie-Hélène Brousse, de Pierre Lévy-Soussan, de Michel Grimbert, de Claire Laporte ou de Maurice Hurni. La conclusion du texte de Marie Balmary, explicite ce qui semble les réu-

¹⁰ *Vide supra* Winter et Vacquin (n. 3).

¹¹ *Vide supra* Balmary (n. 3).

nir tous : si tous les descendants d'Abraham émettent le même avis, c'est la « preuve qu'ils ne parlent pas pour leur religion mais pour ce à quoi servent ces religions : garder la parole, éveiller la conscience »¹². À ceci près qu'il semble bien surprenant de demander à des psychanalystes de parler en qualité de rabbins, de prêtres ou d'oulémas...

Genre et psychanalyse : la dimension politique

Il apparaît avec évidence que les catégories de genre et la fonction d'opérateurs immuables de la subjectivation qui leur est prêtée ne peuvent être considérées ici uniquement à partir d'une logique intra-psychique. Elles sont convoquées et revendiquées par un discours auto-proclamé psychanalytique, lorsqu'apparaissent des tentatives sociales de réélaboration des liens d'alliance et de filiation.

Par conséquent, la question du genre en psychanalyse en appelle à la dimension irréductiblement politique, idéologique et sociale de la psychanalyse, comme discours et comme pratique. Comme le signalait Michel Foucault, la psychanalyse s'inscrit dans d'irréductibles formations discursives qui la dotent d'une historicité épistémologique, idéologique et politique. Dans *La Volonté de savoir*, la psychanalyse apparaît tel le plus important et le plus abouti des dispositifs de la sexualité, proclamant que la vérité du sujet réside dans son secret discours sur la sexualité, et faisant proliférer ces discours. Ces analyses mettent en exergue l'irréductible historicité de tout discours analytique. La psychanalyse ne se réduit pas au processus analytique : il est des conditions non analytiques, mais sociales, culturelles, politiques et économiques qui président à son discours et à sa pratique et qui font son historicité. Parmi elles, figure celle que Foucault nomme « épingle du dispositif de sexualité sur le dispositif d'alliance »¹³. La famille devient l'échangeur de la sexualité et de l'alliance : avec la psychanalyse, le dispositif de sexualité,

¹² Voir Balmary.

¹³ Michel Foucault, *Histoire de la sexualité. Tome I. La Volonté de savoir* (Paris : Gallimard, 1976), 149.

qui s'était développé dans ses parages (direction de conscience, pédagogie, etc.), se recentre sur elle.

Cette historicité de tout discours analytique, qu'il soit médiatique ou plus proprement académique, l'expose aux irréductibles formations discursives, au sein desquelles il surgit, et ne l'exempte pas de tendances idéologiques ou subjectives, comme en témoignent ces usages normalisateurs de la théorie analytique. Que des psychanalystes s'auto-proclament garants d'un fonctionnement inaltérable de l'appareil psychique s'avère, toutefois, bien problématique, eu égard au processus analytique. Parlant au nom de la psychanalyse, ils gratifient, dans un mélange de dogme et de psittacisme, la communauté de leurs « perspectives de grenouilles » peu soumises à l'analyse du contre-transfert, et reproduisent les stéréotypes les plus poussifs dans un habillage de métapsychologie éternitaire. Le risque alors encouru est celui d'une transformation des psychanalystes en experts des bonnes modalités de la subjectivation, susceptibles d'intervenir dans tout débat social. Mais cela vaut également, et de longue date, pour la très problématique théorisation, par certains analystes, d'une structure unitaire de la perversion, pour leur approche des différentes sexualités ou pour leurs propos fort peu éclairés sur la transsexualité.

Penser donc l'articulation de la psychanalyse et du genre comme catégorie et discours des *Gender Studies* revient alors à demander si la clinique de la singularité subjective visée par la psychanalyse peut s'exempter d'une réflexion sur les implications sociales de ses dispositifs théoriques et pratiques.

Apparaît ici un véritable paradoxe, propre à la posture de l'analyste. D'un côté, il convient de prendre acte de la limite de fait du discours analytique quant à toute intervention sociale. Un/e psychanalyste n'a pas vocation à s'occuper de la morale de la société, ni de son futur. Elle ou il n'a commerce qu'avec son analysant/e et vise à respecter sa liberté, en ne remplaçant pas, au gré des plus grotesques contre-transferts, son désir par le sien. Il ne revient donc guère aux psychanalystes de prendre une quelconque posture d'engagement social pour proscrire ou prescrire quelque préférence sociétale. Les psychanalystes ne sont pas les défenseurs d'un quelconque Ordre Symbolique,

qui, du reste, n'a pas manqué de se transformer et de survivre durant de nombreux siècles sans leur protection avisée. L'unique posture médiatique légitime serait celle qui entend répondre aux discours de cet Opus Dei psychanalytique, pour se prononcer sur la psychanalyse, et non point sur la société.

Toutefois, d'un autre côté, ce silence sociétal propre à la posture de l'analyste ne revient-il pas à le/la confiner dans une tour d'ivoire en l'éloignant des problématiques sociales ? N'est-ce pas cantonner la psychanalyse à une logique purement psychique, là où elle procède, comme discours et comme pratique, d'irréductibles relations de pouvoir ?

C'est là un véritable paradoxe, de ceux que la psychanalyse, comme le soulignait Winnicott, vise à soulever, pour exiger qu'il soit tolérés, respectés et non nécessairement résolus.

Pour une psychanalyse désontologisée

Invertissons ici la question, comme y invite Éric Fassin¹⁴, et ne demandons pas ce qu'une psychanalyse ultra-orthodoxe aurait à dire sur les questions de genre et sur les nouvelles configurations sociétales qu'elles proposent, mais, plutôt, ce que ces nouvelles questions peuvent enseigner sur le fonctionnement du discours analytique et sur sa tentation d'ontologie. Si l'on prend le parti de considérer que cette ontologisation est une résistance de la psychanalyse à elle-même et à son dehors, il apparaît que le genre, en tant que catégorie et discours des études du genre, permet à la psychanalyse de critiquer son propre discours et d'en viser la désontologisation. Si, comme il a été souligné auparavant, le propre du discours analytique est d'indiquer d'où l'on parle et à qui cela est adressé, de pointer la posture subjective de toute théorisation, sa dimension pulsionnelle et ses enjeux de pouvoir, la psychanalyse, pour rester analytique, ne saurait s'exempter de sa propre critique. C'est donc le genre qui vient ici rappeler, au bon souvenir de la psychanalyse, la déconstruction, somme toute psychanalytique, de certaines de ses catégories.

¹⁴ Voir Éric Fassin, *L'Inversion de la question homosexuelle* (Paris : Éd. Amsterdam, 2005).

Perspectives du genre

Les catégories de la sexuation, de la sexualité et de la différence des sexes semblent ici au fondement de ce que Foucault ou les *Gender Studies* s'inspirant de son discours visent à déconstruire.

Dans la *Volonté de savoir*, Foucault dénonce l'amalgame, effectué par certains analystes, de la sexuation et de la sexualité dans la notion de sexe. C'est là le point de contre-attaque au dispositif de sexualité qu'il voit dans les corps et les plaisirs : le sexe-désir fait, en effet, du sexe la cause principale du désir et du désir la conséquence du sexe, dans un trajet unique de la sexuation à la sexualité. Il institue ainsi une hétérosexualisation obligatoire, à la fois biologique et symbolique, comme le soulignent nombre de théoriciens du genre.

Poursuivant cette voie, Judith Butler, à bien des reprises, « défait » les catégories habituelles de genre, et les renvoie aux systèmes de normation individuels et politiques à l'œuvre dans une subjectivation considérée également comme assujettissement. Dans *Troubles dans le genre*, l'opposition entre sexe et genre n'est plus pensée sur le modèle du divorce entre nature et culture, ce qui, en ultime recours, procède toujours à la fondation de la construction sociale sur un substrat d'identité biologique, naturalisant alors la différence des sexes pour historiciser celle des genres. Pas moins que le genre, le sexe est, lui aussi, une construction sociale. Pour Judith Butler, toute différence des sexes référée à une naturalité est toujours et déjà prise dans un sens culturellement et historiquement construit du genre. Le genre désigne alors précisément l'appareil de production et d'institution des sexes eux-mêmes : il est l'ensemble des moyens discursifs et culturels par lesquels une « 'nature sexuée' ou un 'sexe naturel' est produit et établi dans, un domaine 'pré-discursif' qui précède la culture, telle une surface politiquement neutre sur laquelle intervient la culture après coup »¹⁵. Plus donc qu'une différence des sexes, c'est une identité de genre

¹⁵ Judith Butler, *Troubles dans le genre. Le Féminisme et la subversion de l'identité*, 1990, trad. Cynthia Kraus, préface Fassin (Paris : La découverte, 2005), 69.

qui est construite par une pratique régulatrice décidant d'un rapport entre le sexe, le genre, la pratique sexuelle et le désir.

Plus encore, le genre est défini par sa performativité : les actes, gestes, désirs exprimés et réalisés créent l'illusion d'un noyau interne, femme ou homme, dont l'existence ne tient qu'à la performance. C'est la répétition constante de la norme qui crée l'idée d'un modèle original, inexistant hors de cette performativité. La performativité du genre et la production du sexe dont elle décide ne sont, toutefois, pas un choix délibéré, mais une interpellation sociale : il ne s'agit pas un acte subjectif isolé mais d'une réitération collective, d'une assignation normative.

Du sexuel à la sexuation

On observera maintenant l'opérativité de ces catégories dans le discours analytique. La perspective du genre ne manque pas de faire apparaître avec évidence un ensemble de malentendus au sujet de la psychanalyse : la vulgate, reprise par nombre de psychanalystes, convoque ici une « expertise » de la psychanalyse valant comme rappel à l'ordre sexuel. Si, toutefois, une plus grande attention est accordée aux textes et à la pratique analytiques, il apparaît très clairement que la psychanalyse n'est, idéalement, ni une morale ni une sexologie. Par delà le moindre prêche, elle ne vise qu'à remettre en question les fausses évidences. La question du sexuel en psychanalyse ne concerne ni la prétendue nature (un substrat biologique des corps) ni l'institution sociale des catégories du genre (les constructions sociales du masculin et du féminin) : elle est tout entière ramenée à l'inconscient, « discours de l'autre », ensemble de signifiants agissant à notre insu. La notion freudienne de sexualité infantile, perverse polymorphe, ne manque pas d'introduire, dès les *Trois essais sur la théorie sexuelle*, une inédite débiologisation de la sexualité et de la sexuation. Inscrivant la sexualité contre l'opinion populaire qui la lie à la reproduction, cet ouvrage détache la pulsion de tout attrait de l'objet¹⁶. En ce

¹⁶ « Il est probable », écrit Freud, « que la pulsion sexuelle est d'abord indépendante de son objet et que ce ne sont pas davantage les attrait de ce dernier qui déterminent son apparition » (Sigmund Freud, *Trois Essais sur la théorie sexuelle*, 1905 [Paris : Gallimard, Folio Essai, 1987] 54).

sens, le sexuel-infantile, conçu comme « gain de plaisir » irréductible à la satisfaction d'une fonction vitale, dans sa dimension perverse polymorphe, se retrouve comme composante du désir et de la pratique sexuelle, qui n'en est toutefois qu'une des manifestations parmi d'autres.

Le sexuel concerne donc tout le champ des intérêts humains, ne se repère pas sur des pratiques mais sur le « gain de plaisir », problématique lorsque que, niant le principe de réalité, il expose le sujet au danger. Le sexuel regroupe ainsi tous les vécus indicibles, dont l'inconscient est la mémoire, et qui pourraient être interdits.

Cette dé-naturalisation de la sexualité (comme pratique sexuelle, manifestant le sexuel-infantile), détachée de la reproduction, ne manque pas de dé-biologiser la sexuation. En effet, lorsque la visée de la pratique sexuelle n'est pas le destin biologique de la reproduction, la complémentarité des deux sexes de l'espèce paraît toute relative.

Plus encore que la relativité d'une complémentarité des sexes, c'est essentiellement leur définition qui semble problématique. Freud souligne, en effet, à plusieurs reprises que, si les notions de « masculin » et de « féminin » sont « peu équivoques pour l'opinion commune », elles restent de part en part « confuses »¹⁷. La psychanalyse « ne peut [...] élucider » l'essence de ces notions, « elle reprend à son compte les concepts et les met à la base des ses travaux »¹⁸. Plus encore, « [s]i l'on tente de les ramener à des principes plus originaires, la masculinité se volatilise en activité, et la féminité en passivité, ce qui est trop peu »¹⁹. Quelques années plus tard²⁰, Freud note que tous les individus humains, « par suite de leur constitution bisexuelle et de leur hérédité croisée, possèdent à la fois des traits masculins et des traits féminins, si bien que le contenu des constructions

¹⁷ Freud, *ibid.*

¹⁸ Freud, « Psychogénèse d'un cas d'homosexualité féminin », 1920, *Névrose, psychose, perversion* (Paris : PUF, 1973) 270.

¹⁹ Freud, « Psychogénèse d'un cas d'homosexualité féminin », 270.

²⁰ Voir Freud, « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes », 1925, *La Vie sexuelle* (Paris : PUF, 1969).

théoriques de la masculinité pure et de la féminité pure reste incertain »²¹.

Certes, la théorie freudienne est toutefois loin d'être univoque à ce sujet, et le « roc biologique » de l'anatomie ou le *Penis-neid* éprouvé par les femmes, opposé au refus par les hommes du féminin, ne cessent de renvoyer à des différences de genre essentialisées. Mais le texte freudien reste multiple, il articule plusieurs strates – psychanalytiques, historiques, subjectives – et instaure une discursivité qui invite à sa propre contestation. Comme le soutient Michel Foucault dans « Qu'est-ce qu'un auteur » :

Dire que Freud a fondé la psychanalyse, cela ne veut pas dire (cela ne veut pas simplement dire) que l'on retrouve le concept de la libido, ou la technique d'analyse des rêves chez Abraham ou Melanie Klein, c'est dire que Freud a rendu possibles un certain nombre de différences par rapport à ses textes, à ses concepts, à ses hypothèses qui relèvent toutes du discours psychanalytique lui-même²².

Ces différences, contenues et supportées par la discursivité analytique sont celles qui invitent à une constante déconstruction de toute théorisation figée, perspective, somme toute, déjà mise en œuvre dans le discours freudien lui-même. Ainsi, la perspective de Monique Schneider, dans *Généalogie du masculin* ou *Le Paradigme du féminin*, pointe-t-elle, par delà l'impression d'une définition de catégories fixes de genre chez Freud, la constante interpénétration des instances du masculin et du féminin, interrogeant toute pensée binaire en introduisant une proximité entre les sexes.

Qu'est-ce à dire ici ? Que permet cette déconstruction, par le genre, du masculin et du féminin, comment a-t-elle raison d'une « différence des sexes » hypostasiée par ces discours au nom de la psychanalyse ? Et comment cette déconstruction est-elle authentiquement psychanalytique ?

²¹ Freud, « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes », 132.

²² Michel Foucault, « Qu'est-ce qu'un auteur ? » (1969), *Dits et Écrits*, Gallimard, 1994, t. I.

Ce n'est pas une différence des sexes qui apparaît à la perception, mais un divers, une bizarrerie de la sexuation, des dissemblances et des ressemblances. Il n'est d'attestation perceptive, en psychanalyse, qu'à partir d'une certaine symbolisation du désir. Hommes, femmes, définis par une différence hypostasiée ne sont pas des catégories ontologiques en soi, mais des signifiants, intégrés par tout sujet visant à s'inscrire dans les liens humains. Si l'on adhère, enfants, au contenu « peu équivoque » dont sont porteurs ces termes, c'est parce qu'ils nous sont transmis par les être aimés de l'enfance.

Lorsque la « différence des sexes » est ontologisée par la psychanalyse, la théorie psychanalytique devient théorie sexuelle infantile de son auteur. Reproduisant, dans son mouvement, le regard du seul petit garçon viennois du XIX^e siècle, qui, devant une dissemblance anatomique, introduit l'alternative d'un avoir ou d'un n'avoir pas, elle produit une véritable captation imaginaire. Les études du genre permettent de voir comment cette perception interprétative de la réalité est déjà inscrite dans les conditions historiques de valorisation du masculin et de dépréciation du féminin, propres à la Vienne bourgeoise de la fin du dix-neuvième siècle. L'interprétation de la sexuation comme possession ou privation du pénis est empreinte de l'imaginaire collectif, et partant, subjectif, dans lequel elle advient : elle reste historiquement située dans une perspective phallogocentrique qu'on souhaiterait différente actuellement.

Désontologiser la psychanalyse revient alors à ne pas considérer la différence anatomique des sexes comme le signifiant intemporel de notre subjectivation, le modèle même de la différence – de culture, de classe ou d'idéologie – empêchant de penser tout autant la singularité de chacune de ces différences que la différence au sein du même sexe.

Livrer la psychanalyse à une critique psychanalytique implique donc de déconstruire ces postures de femme et d'homme, de mère et de père, de féminin et de masculin, présentées comme catégories psychiques immutables, en pointant leur inscription dans les positions historiques et culturelles des femmes, des hommes et de leur corporalité interprétée. Bien des questions pourraient ici surgir, dont celles-ci ne sont pas des moindres : selon la captation imaginaire de

quel regard le vagin serait-il absence de pénis, plutôt que le pénis absence de vagin ? Selon quelle hégémonique conception du désir la bissexualité psychique, pointée par Freud, serait-elle uniquement la coexistence de deux attitudes hétérosexuelles (une psycho-sexuation masculine attirée par le féminin, une féminine attirée par le masculin) et non point la coexistence de deux identifications homosexuelles (une sexuation masculine attirée par le masculin, une féminine par le féminin)?

En outre, il conviendrait d'interroger l'idée courante, dans bien des discours psychanalytiques, selon laquelle c'est une sexuation (une identification sexuée comme fille ou garçon) qui décide d'une sexualité. Au contraire, il semble bien que la sexuation définie par assignation et prescription, comme on l'a vu, est elle-même inscrite dans une sexualité. Ainsi que le signalait de longue date Jean Laplanche dans sa théorie de la séduction généralisée, l'enfant est soumis au signifiant énigmatique de la sexualité. Celui-ci lui vient des messages sexuels transmis par l'adulte et fait alors naître le pulsionnel, qui n'est jamais déjà là. C'est dire que les zones marquées par la différence anatomique sont investies seulement dans le lien sexualisé d'un adulte à un enfant. Le sexué, et, partant, les catégories du genre, procèdent du sexuel, et non l'inverse. L'approche analytique semble ici très proche de celle des études du genre.

Théorie et folie

Ce que, probablement plus que n'importe quelle perspective, les catégories et les études du genre apportent à la psychanalyse est un éclairage inédit sur l'inscription historique de sa posture discursive. Ainsi révèlent-elles le reste d'historicité, irréductible, de tout discours analytique, mais aussi le remplissage imaginaire susceptible de menacer constamment ses outils.

Seule la métaphore, semble-t-il, garde la théorisation analytique de la folie du dogme, ou de la prétention à échapper à son sous-bassement pulsionnel. Écart et impertinence sémantique, elle associe de manière inédite deux termes différents, mais qu'elle réduit dans un rapprochement les transfigurant tous les deux. Le processus analytique et sa théorisation créent du sens

en subvertissant les significations codées de la langue et des mots : pulsion, plaisir, sexualité y perdent leur sens habituel, ce sont des métaphores. Celles-ci restent, toutefois, constamment menacées par une littéralisation imaginaire, les ramenant au seul sens commun. Recourir à une métapsychologie littérale et éternitaire, c'est confondre sexuel-infantile et sexe, phallus et pénis, castration et perte de ce dernier, et emplir d'imaginaire ce qu'une théorie ne vise que comme opérateur symbolique.

Catégories et études du genre rappellent donc à la psychanalyse, mieux que tout autre perspective, que la théorie analytique ne vient pas s'ajouter aux autres théories, car elle ne fonctionne pas à leur manière. Ici, la déconstruction est centrale : la méthode psychanalytique met en œuvre un travail de dissolution, de déliaison ; elle agit, comme l'indique Freud, « *per via di levare* » plus que « *per via di porre* »²³. En ce sens, ce que la théorie peut proposer d'ériger, n'est, comme vient l'indiquer la métaphore, qu'un échafaudage, qu'on prendra garde de ne pas confondre avec le bâtiment lui-même²⁴.

Au fondement de toute théorie, la psychanalyse révèle un noyau pulsionnel, passionnel, propre à l'infantile du théoricien, un axe narcissique, mais dont la théorisation analytique, à son tour, n'est pas exempte. Ce qui permet de distinguer profondément théorie et doctrine, théorisation analytique et folie du pulsionnel, est alors la dimension intersubjective de la théorie. Le fonctionnement de la théorie psychanalytique ne peut être validé que de son inter-subjectivité, garantie par le transfert, dans la séance clinique, par l'Histoire, ses mutations et ses différentes configurations sociales, et par la fréquentation d'autres théories, par-delà l'enfermement jargonnant. Seule une psychanalyse genrisée, *gendered*, foucaldienne et ouverte aux apports

²³ Freud, « De la Psychothérapie », 1905, *La Technique analytique* (Paris : PUF, 1953) 13.

²⁴ Au chapitre 6 de l'*Interprétation des rêves*, Freud écrit, au sujet de sa théorisation de l'appareil psychique : « L'entreprise visant à décomposer ainsi l'assemblage formé par l'appareil psychique n'a, à ma connaissance, jamais été osée. L'essai est sans risque. Je veux dire que nous pouvons laisser libre cours à nos hypothèses, à condition de garder notre jugement critique, de ne pas prendre l'échafaudage pour le bâtiment lui-même » (Freud, *L'Interprétation des rêves*, 1900 [Paris : PUF, 1967] 455-56).

féconds des études du genre, peut tenter de lever la résistance de la psychanalyse à elle-même et à son dehors.

Hors de cette remise en question constante, l'intérêt du discours analytique semble bien douteux. C'est là ce que soulignait Silvia Bleichmar, psychanalyste argentine, lors de son intervention dans les « Jornadas del Campo Psi de 2006 ». Elle y rapportait l'anecdote d'une course en taxi avec sa fille et sa petite-fille. L'enfant de trois ans et demi annonce au chauffeur de taxi qu'elle s'est acheté un bikini noir, et ajoute que c'est pour aller à la piscine avec Hernan. Lorsque le chauffeur de taxi lui demande si Hernan est son fiancé, la mère de l'enfant lui répond qu'il s'agit du sien. Le chauffeur s'arrête alors, se retourne et s'exclame avec humour : « cette enfant a un Œdipe mal résolu ! ».

Et Bleichmar de conclure : « Yo digo que cuando los taxis dicen en tono risueño algo que los psicoanalistas dicen en tono solemne, algo está mal en el mundo! Y encima, el psicoanalista cobra y el taxista lo da gratis »²⁵.

Bibliographie

Tony Anatrella, « Ne pas brouiller les repères symboliques », *Le Figaro*, 16 juin 1998.

Tony Anatrella, « A propos d'une folie », *Le Monde*, 26 juin 1999.

Tony Anatrella, *Le règne de Narcisse. Les enjeux de la différence sexuelle*, Presse de la renaissance (Paris : 2005).

Marie Balmary, « Mariage pour tous : la parole en danger », in *La Vie*, 1er février 2013.

Silvia Bleichmar, « Jornadas del Campo Psi de 2006 », Rosario, 8-9 septembre 2006, disponible en ligne :

<http://www.youtube.com/watch?v=LL45iwRz6nw>

Judith Butler, *Troubles dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, La découverte (Paris : 2005).

²⁵ « Pour moi, quand les chauffeurs de taxi disent sur le ton de la plaisanterie quelque chose que les psychanalystes profèrent de manière parfaitement solennelle, le monde va mal! Et en plus, le psychanalyste se fait payer, alors que le taxi le fait gratuitement ! ».

- Jacques Derrida, *Etats d'âme de la psychanalyse. Adresse aux Etats Généraux de la psychanalyse*, Galilée (Paris : 2000).
- Eric Fassin, *L'inversion de la question homosexuelle*, Ed. Amsterdam (Paris : 2005).
- Christian Flavigny, « Le PaCs, l'enfant et Freud », *Libération*, 19 octobre 1999.
- Michel Foucault, *Histoire de la sexualité. Tome I. La volonté de savoir*, Gallimard (Paris : 1976).
- Sigmund Freud, « De la Psychothérapie », *La technique analytique*, P.U.F. (Paris : 1953).
- Sigmund Freud, *L'Interprétation des rêves*, P.U.F. (Paris : 1967).
- Sigmund Freud, « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes », *La Vie Sexuelle*, P.U.F. (Paris : 1969).
- Sigmund Freud, « Psychogénèse d'un cas d'homosexualité féminin », *Névrose, psychose, perversion*, P.U.F. (Paris : 1973).
- Sigmund Freud, *Trois essais sur le théorie sexuelle*, Gallimard, Folio Essais (Paris : 1987).
- Simone Korff-Sausse, « PaCS et clones : la logique du même », *Libération*, 7 juillet 1999. Pierre Legendre « Nous assistons à une escalade de l'obscurantisme », *Le Monde*, 23 octobre 2001.
- Serge Lesourd, *Le Monde*, 14-15 mars 1999.
- Ali Magoudi, *Le Monde*, 5 novembre 1997.
- Michel Schneider, « Malaise dans la sexualité? Du nouvel ordre sexuel au nouvel ordre matriarcal », *Esprit*, mai 2002.
- Michel Schneider, *Big Mother. Psychopathologie de la vie politique*, Odile Jacob (Paris : 2002).
- Monique Schneider, *Le paradigme féminin*, Aubier (Paris : 2004).
- Monique Schneider, *Généalogie du masculin*, Flammarion (Paris : 2006).
- Robert J. Stoller, *Sex and Gender: The Development of Masculinity and Femininity*, Karnac Book (New York : 1968).
- Jean-Pierre Winter, « Gare aux enfants symboliquement modifiés », *Le monde des débats*, mars 2000.

Jean-Pierre Winter, *Homoparentés*, Albin Michel, (Paris : 2010).

Jean-Pierre Winter, Monette Vacquin, « Non à un monde sans sexes », in *Le monde*, 4 décembre 2012.